

Le cadeau des Korigans - Melen et petit Colin

CADIC, Bret. III, 65-72. Le cadeau des Korigans = ID., C. B.- Bret., 37-46, n° 3. Mèlèn et Petit-Colin.

Un veuf et une veuve qui s'ennuyaient de leur solitude avaient convolé en justes noces. Ils avaient chacun une petite fille; l'une, celle de la veuve, était un laideron édenté, bossue et acariâtre; l'autre, celle du veuf, qu'on surnommait Mélenic (La Blondinette) à cause de la couleur dorée de ses cheveux.

Naturellement, toutes les gâteries de la femme allaient à sa propre fille, ses rebuffades et ses mauvais coups à la fille de son mari.

L'hiver, lorsqu'il gelait à pierre fendre, l'été, lorsque le soleil brûlait de ses ardeurs les ajoncs du landier, la pauvre Mélenic, la blondinette, conduisait aux champs le troupeau avec son chien, Petit Coliri, pour unique compagnon.

La marâtre n'avait qu'une pensée : s'en débarrasser au plus vite, et tandis qu'elle surveillait ses vaches et ses moutons, elle n'avait pas le droit d'être oisive. Elle avait de la besogne en supplément.

Un jour, comme la malheureuse enfant pleurait à chaudes larmes, en face du monceau d'étope qu'on lui avait commandé de filer avant midi, une bonne fée lui apparut : « Appelle, lui dit-elle, ta vache Mélenen et répète-lui : « Etoupe, étoupe, Mélenen, mange de l'étope à pleine bouche et rends-la-moi en pelotes. »

Stoup, stoup, Melenen.

Debret stoup a vegadeu

Ha ranet hon a belleneu.

Elle obéit; elle appela Mélenen, et la vaillante bête travailla si bien qu'en un instant l'étope se trouva transformée en fil très fin.

La marâtre n'en put croire ses yeux, quand le troupeau revint à l'étable et que l'enfant lui rapporta les pelotes artistement enroulées : « Il y a du sortilège là dessous, s'écria-t-elle, et je veux savoir comment tu t'y prends. Voilà de l'étope en même quantité. Emporte-la demain, et qu'elle soit filée avant le coucher du soleil et ta sœur qui t'accompagnera me dira quel procédé tu emploies. »

Ces paroles jetèrent la pauvre Mélen dans le découragement.

Gênée par la présence de sa surveillante, elle resta à côté de son ouvrage sans y toucher, et retourna à la maison laissant son étope en l'état. Les sarcasmes de la marâtre l'accueillirent et elle dut se coucher sans manger. Le lendemain la fée l'attendait à la barrière du champ:

« Ma pauvre mignonne, lui dit-elle, puisque tu n'as plus de pain à la table de ton père, c'est moi qui te nourrirai. Frappe ton mouton à tête blanche de trois coups et tu seras servie mieux que tu ne l'as jamais été. »

Mélen fit comme la fée le lui commandait. Au troisième coup, une nappe recouverte des mets les plus succulents apparut sur l'herbette, et elle en mangea à satiété. Quand elle fut rassasiée : « Frappe trois autres coups sur le mouton », lui conseilla la fée. Elle obéit encore et la nappe disparut.

Pendant longtemps, les choses durèrent ainsi. La marâtre avait beau la priver de nourriture, l'enfant engraissait à plaisir, aussi fraîche qu'un bouton de fleur printanière.

« J'aurai le fin mot de cette histoire, grondait la méchante femme, le diable doit se mettre de la partie. Je le saurai bien! »

Et elle ordonna à sa fille de suivre sa sœur au champ une seconde fois, afin d'épier sa conduite.

À l'heure du repas Mélen se trouva fort embarrassée; elle avait faim et elle n'osait toucher au mouton, dans la crainte de dévoiler son artifice. Elle se mit à tresser les cheveux de sa compagne et à lui chanter une berceuse si douce qu'elle finit par l'endormir.

En un clin d'œil la nappe apparut avec ses mets variés. Ils étaient si tentants qu'elle s'attarda à manger plus qu'à l'ordinaire. Ce fut pour son malheur. Au bruit du couteau heurté contre la fourchette, la dormeuse se réveilla et demeura saisie à la vue de ce spectacle.

« Pour Dieu, ma sœur, s'écria Mélen, ne parlez pas de ceci à notre mère!

- Je ne veux pas vous désobliger, répondit-elle, je vous promets de ne rien dire ! ».

Or, à peine avait-elle franchi le seuil de la porte que la marâtre apprenait tout.

« Je me doutais bien de la vérité, s'écria celle-ci, ce mouton me le paiera! » et, séance tenante, elle donna l'ordre de tuer l'innocent animal.

Mélen en pleura ses larmes les plus abondantes.

La fée revint la consoler:« Va, coupe un peu de sa laine et plante-la au jardin; dans quarante-huit heures tu verras ce qui en sortira. »

L'enfant obéit; deux jours après un magnifique poirier s'élevait au jardin, qui pliait jusqu'à terre sous les fruits jaunissants. La marâtre et sa fille accoururent. Elles n'eurent même pas le loisir de tendre leurs mains. Comme si elles avaient été mues par une force mystérieuse, les branches du poirier se redressèrent si haut que l'homme le plus grand n'aurait pu atteindre leurs feuilles du bout des doigts. Les deux femmes se retirèrent confuses, tandis que Mélen n'eut qu'à tendre son tablier. Les branches de l'arbre se penchèrent toutes seules, laissant tomber leurs poires les plus mûres, et elle se régala à plaisir.

À sa haine, la marâtre sentit dès lors s'ajouter un sentiment nouveau : la jalousie.

« Il faut que j'aie raison de cette fille, déclara-t-elle ; je trouverai bien le moyen de m'en débarrasser! »

Un dimanche soir, en rentrant de l'office, elle se plaignit d'avoir oublié son livre de messe à l'église.

« Va me le chercher, Mélen, dit-elle, car j'en ai besoin. »

Or, il faisait déjà nuit noire et les gens les plus courageux n'auraient pas osé s'aventurer sur la route. On entendait par les campagnes les aboiements des chiens qui gardaient les villages et les terrifiants hou! hou! des chats-huants qui se répondaient d'un arbre à l'autre. Mélen tremblait de tous ses membres, mais l'ordre était formel; elle dut partir. Son fidèle Petit Colin l'accompagnait.

Elle voyagea longtemps à travers le chemin creux et, à force d'aller, finit par apercevoir les formes imposantes de l'église qui se détachaient dans l'obscurité. Elle heurta à la porte, un bruit sourd répondit de l'intérieur, mais la porte ne céda pas; elle était verrouillée à double tour. Petit Colin la tira de peine.

Il y avait en effet dans le mur, à portée de la main, une sorte de bénitier qui communiquait de l'extérieur à l'intérieur. Le chien se glissa par cette issue, retrouva le livre à sa place et le remit à sa maîtresse. Mélen, tout heureuse, reprit le chemin de la maison.

La lune qui se jouait parmi les gros nuages, apparut en ce moment, éclairant, de ses pâles rayons, la vaste étendue des bois et découvrant aux yeux de Mélen une multitude de petits êtres, qui dansaient en ronde autour d'un ménhir et chantaient, d'une voix grêle, leur monotone refrain composé de trois seuls mots : « Lundi, Mardi, Mercredi » (Dilun, Dimerc'h, Dimerher).

Elle s'arrêta, n'osant continuer plus loin; mais déjà il était trop tard pour reculer, car les danseurs l'entouraient, l'invitant à danser et à chanter avec eux.

Petit Colin lui vint en aide : « Ajoutez vite ces mots aux leurs, lui dit-il à l'oreille

« Avec le mercredi, gué

Jeudi, et le vendredi aussi ! »

Mélen obéit et se mit à répéter :

« Lundi, mardi,

Et le mercredi, gué

Jeudi, et le vendredi aussi. »

Dilun, Dimerc'h, Dimerher, gué

Dirieu ha Diguéner éué.

La ronde, à ces paroles, s'interrompit; une vive émotion régna parmi les chanteurs :

« Quelle récompense donnerons-nous à cette enfant, s'écrièrent-ils, pour le beau couplet qu'elle nous apprend? Que de ses cheveux, quand elle se peignera, il lui tombe or et argent, et qu'elle soit riche à millions! »

Le vœu se vérifia à la lettre. À peine Mélen, rentrée chez elle, dénouait-elle sa chevelure, que l'on vit rouler à terre de belles pièces d'or et d'argent, qui semblaient jaillir de sa tête. En quelques minutes l'appartement en fut rempli.

Au lieu de lui garder de la reconnaissance pour la fortune qu'elle apportait, on lui en voulut davantage, et sa sœur se sentit prise d'une violente jalousie.

La marâtre résolut de tenter l'épreuve en faveur de celle-ci. Le dimanche suivant elle oublia encore son livre et, quand la nuit fut venue : « Va, ma fille, lui dit-elle, profite, toi aussi, de la générosité singulière des korrigans. Il faut qu'il y ait part à deux.»

La préférée tremblait de frayeur, mais la convoitise la surexcitait. Elle appela Petit Colin, Petit Colin qui ne l'aimait pas, à cause de ses mauvais procédés et aussi parce qu'elle ne lui réservait jamais que de méchantes croûtes de pain, feignit de ne pas entendre. Les menaces et les coups le contraignirent à la suivre.

Ils arrivèrent à l'église. Or, la porte en était fermée, comme le dimanche précédent.

« Cherche, Petit Colin » ! s'écria la fille.

Le chien, au lieu de chercher une issue, s'assit sur le gazon et ne bougea pas. Une entrée cependant finit par s'offrir; le livre fut retrouvé et les deux compagnons reprirent la route du village.

Ils avaient à peine pénétré dans la clairière qu'ils aperçurent la ronde des korrigans et les entendirent chanter à tue-tête :

« Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi aussi. »

La fille effrayée, consulta des yeux Petit Colin. Celui-ci détourna la tête.

« Si j'ajoutais moi aussi un mot à leur chanson, pensa-t-elle, et elle s'écria à haute voix:

« Et le Samedi encore. » (*Hag er Sadorn hoah.*)

Un murmure d'indignation parcourut les rangs des danseurs. Il leur sembla que leur chanson ainsi allongée, avait perdu son charme, et ils se vengèrent incontinent. Ils fixèrent une énorme bosse sur les épaules de l'imprudente et lui affirmèrent qu'à chaque coup de peigne dans sa chevelure, il ne tomberait qu'immondices et animaux malpropres.

Les choses se passèrent de la sorte.

Lorsque la pauvrete rentra chez elle, précédée de Petit Colin qui jappait de joie, sa mère eut peine à la reconnaître sous sa difformité et recula d'horreur, sitôt qu'elle dénoua sa chevelure à l'aspect de la fourmilière qu'ils recelaient.

Cependant les années s'écoulaient, Mélen, toujours malheureuse, avait grandi. Un jour ses parents reçurent une invitation à la noce. C'était le roi qui mariait son fils aîné. Aussitôt la marâtre acheta de superbes habits à sa fille et partit avec elle, tandis que Mélen s'en allait à la lande, conduisant son troupeau. Elle était là, très triste, en proie à d'amères réflexions, quand la fée lui - apparut encore avec un superbe attelage : « Prends, lui dit-elle, ce cheval, cette voiture et ces vêtements de princesse, et va hardiment à la cour. Je réponds de la suite. »

Mélen obéit, suivant son habitude. Or, quand elle arriva au palais, en son brillant équipage, tout le monde s'extasia sur sa beauté, mais personne ne la reconnut, à l'exception de sa sœur qui dissimula un regard mauvais.

Dans sa précipitation à descendre, elle perdit une de ses chaussures. Un jeune gentilhomme, parmi les plus nobles du royaume, la retrouva. Il en fut émerveillé : « Je ne sais à qui elle appartient, déclara-t-il, mais si j'en juge par la finesse de sa forme, celle qui l'a portée doit être ravissante. Je jure que la personne à qui elle ira sera ma femme. »

La noce était à peine terminée qu'il se mettait à la recherche.

Il arriva chez Mélen. Mais déjà la marâtre avait pris ses précautions. Elle avait enfermé Mélen dans les combles, derrière le chanvrier, et si bien pressé le pied de sa fille que la chaussure lui allait à ravir. À moins de parjure, le gentilhomme ne pouvait faire autrement que de l'épouser.

Petit Colin le tira de peine. Au moment où sa pensée hésitait avec raison, en présence de cette laide créature, il entendit l'animal qui répétait : « C'est la

boiteuse et l'édentée que tu prends pour épouse, tandis que la pauvre petite belle reste à la maison, cachée sous un tas de chanvre, au grenier. ,,

En disoliet hag en diveget

E ia gehoh de vout pried

Hag en haerik keh e chom ér ger

Kuhet, dan er beh koarh ir suler.

Il n'en entendit pas davantage. Quatre à quatre il grimpa les marches de l'escalier, enfonça la porte du grenier et aperçut Mélen qui pleurait dans un coin. À elle aussi la chaussure fut essayée. Or elle lui allait mieux qu'à personne.

« Voici celle qui sera ma femme, s'écria le jeune homme, je ne veux pas d'une autre. » Et là-dessus il l'emmena dans son château, fit célébrer des noces merveilleuses et vécut heureux avec elle, tandis que la marâtre resta en son village, se desséchant de dépit et que sa fille jetait sa dernière épingle dans la fontaine de Ste-Catherine, après avoir perdu à jamais ses espérances matrimoniales.